

Les construits sociaux et les construits sociologiques : race et racisme

Os construtos sociais e os construtos sociológicos : raça e racismo

Social constructs and sociological constructs: race and racism

Los constructos sociales y los constructos sociológicos: raza y racismo

Michael Banton

Universidade de Bristol, Inglaterra.

Résumé

La connaissance grandissante des relations raciales et ethniques dépend, comme dans beaucoup d'autres champs de recherche, du développement d'un vocabulaire technique. Il faut que ce vocabulaire théorique soit développé à la marge de la langue pratique de la vie quotidienne. Les différences fonctionnelles des deux types de langage peuvent être alors mésinterprétés. Les construits sociologiques doivent dans ce sens être *uni-vocal*, une seule signification, car ils doivent être jugés par leur pouvoir explicatifs. Dans cet article nous révisons quelques études plus récentes qui essaient de trouver des explications plus adaptées à cette problématique.

Mots clés: Désavantage; Pénalité Ethnique; Explication; Poly-Vocalité; Capital Social.

Resumo

O crescimento do conhecimento sobre relações raciais e étnicas depende, como em muitos outros campos do saber, do desenvolvimento de um vocabulário técnico. É necessário que ele seja desenvolvido paralelamente à linguagem comum do cotidiano. As diferenças nas funções destas duas linguagens podem ser confundidas. Conceitos sociológicos devem ser *uni vocal*, com somente um sentido, pois são julgados pelo seu poder explicativo. Nesse artigo, são revisados alguns estudos recentes no sentido de buscar uma compreensão mais adaptada a esta problemática.

Palavras-chave: Desvantagem; Penalidade Étnica; Explicação; Poli Vocalismo; Capital Social.

Abstract

The growth of knowledge about racial and ethnic relations depends, as in many other fields of research, on the development of a technical vocabulary. This has to develop alongside

everyday ordinary language. The differences in the functions of the two languages can be misunderstood. Sociological concepts should be *uni-vocal*, with but one meaning, for they are to be judged by their explanatory power. Some recent studies are reviewed in search of better explanations.

Keywords: Disadvantage; Ethnic Penalty; Explanation; Poly-Vocality; Social Capital.

Resumen

El crecimiento del conocimiento acerca de las relaciones raciales y étnicas depende, como en muchos otros campos del saber, del desarrollo de un vocabulario técnico. Es necesario que él sea desarrollado paralelamente al lenguaje común del cotidiano. Las diferencias en las funciones de estos dos lenguajes pueden ser confundidos. Conceptos sociológicos deben ser *uni vocal*, con solo un sentido, pues son juzgados por su poder explicativo. En este artículo, son revisados algunos estudios recientes en el sentido de buscar una comprensión más adaptada a esta problemática.

Palabras Clave: Desventaja; Penalidad Étnica; Explicación; Polivocalismo; Capital Social.

Introduction¹

Un candidat au doctorat doit soumettre une thèse qui constitue une contribution originale à la connaissance grandissante du domaine de recherche choisi. Cette exigence implique qu'il y ait déjà une connaissance avec une qualité qu'on peut décrire comme objective, bien que provisoire. La vocation actuelle d'un sociologue est d'ajouter sa miette à la connaissance existante. C'est une vocation restreinte et modeste, néanmoins importante lorsque le chercheur s'engage avec les questions de race.

Au cœur de cette vocation se trouve le concept d'*explanandum* : une observation ou une trouvaille de recherche avec laquelle on cherche une explication. Une théorie nous aide à fournir une explication (*l'explanans*). Les chances qu'un chercheur puisse faire une contribution à la connaissance sont élevées s'il a choisi un problème qui peut le conduire à un résultat solide. Si l'explication possède la qualité décisive de ce qu'on reconnaît en anglais comme *cogency* (en français, puissance), ses termes doivent alors être définis. Donc, le caractère de *l'explanandum* est celui de décider quels concepts seraient utiles dans la quête d'une explication.

La connaissance pratique et la connaissance théorique

Max Weber nous a enseigné que lorsque l'enquêteur et les idées courantes définissent l'objet de la recherche, la recherche a dès son commencement le projet d'atteindre un niveau scientifique spécifique. La conclusion doit être correcte/raisonnée selon une logique plausible. Afin de montrer qu'elle doit être indépendante de données culturelles particulières, Weber soulignait que toute conclusion doit être crédible aux yeux d'un chercheur chinois. Pour parvenir à cette exactitude la sociologie doit développer des concepts qui n'ont qu'une seule signification – avec la qualité de *Eindeutigkeit* ou uni-vocalité (Weber 2004: 383, 365, 389; 1980:10). La différence entre les mots uni-vocals et les mots pluri-vocals, avec plusieurs significations, doit être claire.

Il y a une connaissance pratique et une connaissance théorique, et donc deux formes de langage et de vocabulaire. Le moyen le plus simple de distinguer les deux vocabulaires est celui des anthropologues américains lorsqu'ils parlent des construits *émiques* et *étiques* (*emic and etic constructs*). La différence peut-être illustrée lorsqu'un patient rend visite à son médecin. Le patient décrit ses

symptômes dans la langue pratique, employant des construits *émiques*. Le médecin fait un diagnostic, s'inspirant de sa connaissance technique et employant des construits *étiques*. Selon Lett (1996) des construits *émiques* sont des explications (en anglais, *accounts*) exprimées en catégories qui s'expliquent de manière à ce que les acteurs sociaux dépourvus de connaissance scientifique puissent les comprendre. Des construits *étiques* sont des explications exprimées en catégories qui s'expliquent de manière à ce que les membres de la communauté scientifique puissent les comprendre. Les construits *étiques* doivent dans ce sens être *uni-vocal* (avec une seule signification) et de ce fait indépendants du langage utilisé dans la vie quotidienne et d'autres facteurs liés aux différences culturelles.

L'exigence qu'un construit *étique* doit être uni-vocal implique une préférence pour les définitions nominalistes. Selon Karl Popper (1957: 26-34), une définition essentialiste cherche à saisir la nature essentielle de l'objet, tandis qu'une définition nominaliste ne cherche qu'à distinguer l'objet des autres objets avec lesquels il peut être confondu. Les sociologues, ainsi que les juristes, jugent que l'explication est plus compréhensible

lorsqu'ils emploient des définitions nominalistes.

Dans le vocabulaire pratique on trouve des mots tels antisémitisme, islamophobie, multiculturalisme, race, racisme etc., qui relèvent de la vie quotidienne. Ils désignent les relations sociales que nos concitoyens veulent promouvoir ou les attitudes auxquelles ils s'opposent, etc. On observe alors que ces mots sont employés avec des significations multiples et que ces significations changent selon la situation.

La distinction entre les deux formes de connaissance est alors une distinction conceptuelle. Afin de s'informer sur la signification d'un mot utilisé dans la vie pratique de tous les jours on peut consulter un dictionnaire, mais c'est l'usage pratique qui prend le dessus. La signification d'un mot d'ordre technique dépendra, de façon inverse, de son pouvoir explicatif, c'est-à-dire, il y a un critère indépendant qui définit le mot technique.

Il est parfois difficile de préciser cette distinction. Les mots techniques développés dans le langage théorique passent souvent dans le langage pratique où ils acquièrent de nouvelles significations. Ils deviennent pluri-vocaux (polysémiques). Par exemple, les mots masse, force et vitesse ont des significations techniques en physique mais

sont aussi employés dans le vocabulaire pratique de la vie quotidienne. On voit alors les difficultés auxquelles les sociologues doivent faire face, surtout lorsque nous voulons nous adresser aux questions de politique sociale en employant le vocabulaire non scientifique de la vie pratique de tous les jours.

Malgré cela on doit souligner que la distinction est essentielle afin de résoudre les malentendus autour de l'emploi des mots comme race et racisme en sociologie. Lorsqu'une personne rencontre une autre, elle observe les particularités, tels la couleur de peau de l'autre ou encore d'autres signes visibles. Ces particularités sont, à mon sens, des abstractions de premier ordre. La race est dans cette logique une abstraction de deuxième ordre. Car, personne n'a jamais vu la race d'une autre personne ! Il est fort connu qu'au 19^{ème} siècle, le construit de race a été proposé par la biologie – mais sans succès – comme terme technique/ou *étiquette*. En réalité, ce terme a fini par être supplanté en biologie par la notion de phénotype. Peut-on dire alors que les mots race et racisme semblent subsister dans les études sociologiques seulement parce que les sociologues n'ont pas encore réussi à trouver d'autres termes pour les remplacer ?

Catégorisation raciale

La connaissance sociologique acquise par un scientifique d'origine européenne qui veut étudier les relations raciales repose en grand partie sur les données des sociologues américains, surtout de Robert Park et ses élèves à Chicago (Schnapper 1998 : 192-198). Park écrit:

Generally speaking, there was no such thing as a race problem before the Civil War and there was at that time very little of what we ordinarily call race prejudice, except in the case of the free Negro. The free Negro was the source and origin of whatever race problems there were. (Doyle 1937: xxi)

Des « problèmes » existaient bel et bien parce que le système de l'esclavage n'avait pas de place pour le noir libre, mais il est vrai que les blancs ont introduit la catégorisation raciale seulement après la guerre civile. Dès 1883 les conflits qui avaient pour origine les attaques des blancs sur des noirs étaient identifiés, dans les journaux publiés par des blancs, comme « race riots ». Le pouvoir de les caractériser comme « raciales » était à cette époque un exemple de l'exercice de propriété intellectuelle blanche qui n'allait être interpellé de manière effective que dans les années 1960.

En Europe, les lois nazies de Nuremberg en 1935 peuvent aussi être interprétées comme point de départ pour l'introduction de la catégorisation raciale. Leur propos explicite était de protéger la pureté du sang allemand et de distinguer les juifs. Cependant, tout après la deuxième guerre mondiale, les États victorieux ont voulu introduire de nouvelles lois sur la discrimination. Pour des raisons pratiques, il était courant d'unir deux formes de condamnation : une protection contre la discrimination raciale avec une protection des juifs à cause de leurs origines ethniques, mais pas à cause de leur foi.

À l'heure actuelle, 175 des 193 États membres de l'ONU font partie de La Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale. Afin de remplir les obligations de la Convention, les États qui en font partie doivent employer le mot race lorsqu'ils déclarent « délits punissables par la loi toute diffusion d'idées fondées sur la supériorité ou la haine raciale, toute incitation à la discrimination raciale ainsi que tous les actes de violence, ou de provocation à de tels actes, dirigés contre toute race ou tout groupe de personnes d'une autre couleur ou d'une autre origine ethnique... ». La Convention internationale est un instrument vivant, beaucoup

développée depuis son entrée en vigueur en 1970.

Quelles sont alors les catégorisations raciales dans le monde d'aujourd'hui et comment se distinguent-elles des catégorisations ethniques? Quelles seraient donc les meilleurs cadres explicatifs concernant les inégalités ?

Tout d'abord, il faudrait apprécier qu'il y a une différence majeure entre les sociétés fondées sur l'immigration, comme les États Unis et l'Australie, et les sociétés accoutumées à l'émigration, comme c'est le cas de beaucoup des pays Européens. Les États Unis et l'Australie se sont développés avec une conception de société nationale « immigrante ». Dans beaucoup d'autres pays on peut trouver de personnes qui, sans y réfléchir, répondent qu'ils sont le *Staatsvolk*, des indigènes, ou les propriétaires du territoire. C'est entendu, rarement explicite. Les relations entre la majorité et les minorités en Europe sont différentes des relations observées de l'autre côté de l'atlantique.

Des données sur l'intégration des immigrés en Autriche, en Belgique, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Suède, en Suisse et au Royaume-Uni ont été analysées par Ruud Koopmans (2010). Dans l'un des tableaux présentés (ses tableaux ne sont pas copiés ici) il met en évidence que les taux de chômage sont

plus élevés aux Pays-Bas, en Suède et en Belgique-Flandres. Dans un autre tableau il fait apparaître qu'au Royaume-Uni et aux Pays-Bas les niveaux de ségrégation résidentielle sont beaucoup plus élevés chez les groupes du milieu islamique que chez les Antillais noirs. À Paris, la vie sociale des Algériens est plus ségréguée que celle des Portugais. Koopmans déduit ici une relation entre les politiques d'intégration multiculturelle et la ségrégation. Dans un autre tableau encore il souligne qu'aux Pays-Bas le pourcentage de prisonniers d'origine immigrée est au moins six fois plus élevé que celui de la population générale. Les différences entre les pays ressemblent aux différences trouvées dans l'étude de la participation dans le marché du travail.

La première explication pour de tels chiffres pointe les politiques des États. Donc, Koopmans présente un premier tableau sur les niveaux d'égalité et des droits culturels des immigrés, puis un deuxième tableau sur les indicateurs d'inclusion et d'allocations de l'État-providence comme étant des explications concernant les différences présentées dans d'autres tableaux. Ainsi conclut-il:

On the basis of the multicultural philosophy the Netherlands should have been comparatively successful in solving problems of integration and combating

exclusion and segregation – quite the contrary however (...) European experience teaches us that in dealing with the complex issues of difference and equality in immigration societies, we cannot simply assume that what is normatively preferable from a rights-focused point of view will also be practically efficient from an outcomes perspective. (Koopmans, 2010, p. 21-23)

Koopmans estime alors que les politiques étatiques qui donnent aux immigrants l'accès facile aux droits égaux n'offrent pas de primes d'encouragement pour l'acquisition de la langue du pays d'accueil ou les contacts interethniques. Donc, il doit y avoir, en ce qui concerne l'État, un échange (en anglais, *trade-off*) entre les valeurs multiculturelles, les possibilités de participation et les égalités sociales.

Une autre étude récente (Hansen, 2011) rapporte que le taux de chômage des travailleurs nés à l'étranger relatif aux taux des travailleurs originaires de la Belgique, du Danemark, de la France, des Pays-Bas, et de la Suède, sont plus élevés qu'en Allemagne et au Royaume-Uni, et beaucoup plus élevés qu'au Canada et aux États-Unis. Comme le démontre les données de Hansen, « the US integrates migrants into work, Europe integrates them into welfare » (p. 885).

Dans l'International Social Survey Programme, il était demandé aux personnes interrogées de réagir aux propositions concernant des conceptions ethnique et civique de la nation. En 2003 c'était l'Afrique du Sud et l'Autriche qui étaient les pays les plus ethniques et la Suède et la France qui étaient les plus civiques. Les personnes interrogées en Suède et en France s'exprimaient comme les moins hostiles aux immigrants (Bail, 2008).

La dimension ethnique-civique est mise en avant dans les données des sondages résumés par Randall Hansen:

Germans hold an unreciprocated set of negative attitudes towards their Muslim co-citizens (...) The British are tied with the French for the most positive attitudes towards Muslims and the most optimistic view of the prospects for Muslim integration. If so, British Muslims do not show much gratitude (...) French Muslims are the most positively predisposed towards their countrymen. They are also the most self-critical (...) Large-scale immigration policies work when migrants are channeled into work and kept out of welfare. (p. 892)

La deuxième explication est que le progrès économique des immigrants dépend du capital humain (Coleman, 1990) que les immigrants amènent avec eux. En Grande Bretagne, les immigrations les plus

réussies sont celles d'origine urbaine, venues des villes d'Asie du sud ou de Chine. Parmi elles, on trouve les Asiatiques qui, auparavant, étaient des commerçants accomplis en Afrique de l'Est. Cette explication a été élaborée à l'échelle globale par Thomas Sowell (1994). Les politiques bienveillantes d'un État ne peuvent pas compenser les inadéquations d'un capital humain adapté à un environnement tout à fait différent. Ainsi qu'un entrepreneur de Malmö (Suède) expliquait:

Politicians have little sense of how difficult it is to integrate Somalis into Swedish society. They hail from nomadic societies where trust is reserved for the clan, literacy is rare and time-keeping is rudimentary. Three-quarters of Somali children drop out of school. For Somali immigrants [coming to Sweden], it is like being transported to Mars. (The Economist, 2 February 2013, p. 7)

La troisième explication des désavantages des immigrés et de leurs descendants est la discrimination de la part du groupe majoritaire. La forme la plus célèbre de cette explication est celle de Gary Becker et son concept d'un goût pour la discrimination (mieux présentée comme une préférence pour associations avec co-ethniques). Des préférences sont relatives. En collaboration avec quelques étudiants

malaisiens j'ai établi une recherche qui mesurait la puissance de cette préférence par rapport à la chance de gain financier, gain de position sociale, et le devoir envers un collègue de travail ou un voisin (Banton, 2000).

Une autre étude a démontré que les étudiants noirs à Londres à la fin des années 1940, et surtout les étudiants les plus noirs, devaient, en moyenne, payer plus pour leurs logements que les étudiants blancs, ou qu'ils devaient accepter des logements inférieurs. La différence entre la valeur du logement dans ce secteur du marché, et ce que l'étudiant de couleur devait payer, était une « taxe de couleur » (Carey, 1959, p. 68-71). From the point of view of the landlady, selon les dires du sociologue:

Colour tax represents compensation for possible loss of social prestige; from that of an observer, it is an undersigned and unintended consequence of a social structure whose system of values includes the premise that association with coloureds is synonymous with « low class » and generally disreputable behavior ». (pp. 154-156)

Hypothétiquement, la propriétaire qui acceptait des locataires de couleur devait payer un coût social. Ses voisins pouvaient croire que ses chambres n'étaient pas d'une qualité suffisante pour

attirer des étudiants blancs. Ce coût pouvait être compensé par un loyer plus élevé. Une taxe de couleur ouvrait la possibilité d'une relation réciproque qui profitait à la fois à la propriétaire et à l'étudiant. L'hypothèse d'une taxe de couleur expliquait alors un échange inconscient entre les deux parties.

Au cours du Civil Rights mouvement aux États-Unis dans les années 1960, des militants noirs dénigraient toute allusion aux différences de couleur. Auparavant l'allusion à la race était un élément de la propriété intellectuelle des blancs, mais les noirs ont trouvé que dans ce nouveau contexte ils pouvaient l'employer à leur avantage. En soulignant le contraste noir/blanc ils ont pu mobiliser un soutien à leur cause, évoquer une circonscription maximale, et mettre les blancs sur la défensive. Il est vrai néanmoins que dans la plupart des régions du monde les différences de couleur ont une influence importante. Il y a une échelle de couleur. Une ligne de couleur peut être observée quand cette échelle est divisée en deux (cf. Banton 2012). En même temps, en anglais, le mot « racism » acquit des nouvelles significations et devient encore plus pluri-vocal. On doit alors souligner que ces catégories sont avant tout des construits sociaux (*emic*) et pas des construits sociologiques (*etic*).

Désavantages transmis

Dans la conclusion d'un rapport de recherche sur l'étude des mobilités sociales dans douze pays, Anthony Heath écrit que des personnes d'origine non-européenne connaîtraient un désavantage majeur qui subsisterait dans la deuxième génération, surtout en ce qui concerne le chômage. Dans tous les douze pays il y avait une stratification ethnique : des personnes d'origine européenne du nord-ouest avaient une situation plus favorable que celle des personnes d'autres régions de l'Europe, et encore plus favorable que celle des personnes d'origine non-européenne. Cette hiérarchie, similaire pour les hommes et pour les femmes, était liée à la réussite scolaire. En général, les personnes classées dans les minorités ont reçu des rendements sur leurs placements en scolarité similaire ou presque similaire aux personnes classées dans la majorité ethnique. Lorsque les statistiques indiquaient que, différences d'âge et de scolarité pris en compte, les personnes assignées à une catégorie ethnique restaient désavantagées dans la quête d'emploi ou de l'avancement social, le désavantage était (selon Heath) la mesure de la pénalité ethnique exprimée.

Cette étude montrait que les travailleurs originaires des autres pays

européens étaient confrontés à des pénalités ethniques importantes en Autriche, en Belgique, en France, en Allemagne, et en Suède. Comme Heath l'observe: « These ethnic penalties are on a scale that we simply do not see in the classic immigration countries such as Australia, Canada and the USA » (Heath, 2007, p. 658).

C'est bien connu que dans la majorité ethnique beaucoup d'avantages et de désavantages sont transmis aux générations suivantes. Autrefois, les chances de mobilité sociale aux Etats-Unis étaient plus élevées que dans les pays Européens, mais cela a changé. Selon la recherche menée par Miles Corak de l'université d'Ottawa:

Using one-generation measures of social mobility - how much a father's relative income influences that of his adult son - America does half as well as Nordic countries, and about the same as Britain and Italy, Europe's least mobile places. America is particularly exposed... because its poor are getting married in ever smaller numbers, leaving more children with single mothers short of time and money. One study suggests that, the gap in test scores between the children of America's richest 10% and its poorest has risen by 30-40% over the past 25 years. (The Economist 9 February 2013, p. 13)

Dans d'autres études menées par Gregory Clark de l'Université de Californie, Davis, on a pu observer que « even in famously mobile Sweden, some 70-80% of a family's social status is transmitted from generation to generation across a span of centuries » (*The Economist* 9 February 2013, p. 74). Donc, pour calculer le désavantage exprimé par les descendants d'immigrés, il faudrait comparer les données avec celles d'un groupe de contrôle.

Ces observations soutiennent la thèse qu'il nous faut commencer avec des observations, et non pas avec des idées. Les données de recherche de Koopmans, Hansen et Heath sont claires. Pour les expliquer, la sociologie a besoin de construits comme l'origine nationale ou ethnique, le capital humain, la discrimination, le désavantage, la mobilité sociale, la pénalité ethnique, etc.

Les idées de race et de racisme sont importantes pour le vocabulaire pratique, mais sont des obstacles pour le vocabulaire théorique. Le mot ethnicité est aussi un construit émique et poly-vocal, qui est devenu important pour le vocabulaire pratique. On doit ici souligner que les sociologues doivent établir, dans leurs recherches, ce qu'un individu nomme comme son origine ethnique et ne pas supposer, sans preuve/déclaration, que

cette identification serait à la source d'une motivation quelconque d'action collective.

La majorité ethnique

Au vu de ce que nous avons décrit jusqu'ici, à mon sens, l'une des tâches les plus importantes pour un sociologue français (ou des sociologues d'autres pays pluriculturels) c'est de découvrir et d'expliquer la signification sociale attribuée aux différences physiques et culturelles en France, en les comparant à d'autres pays. Il est fort connu que ces significations sont très variables d'un contexte à un autre.

Un contexte social d'intérêt spécial est celui du quartier de résidence. Il est fort connu que les sociétés de réception sont très mouvantes, par exemple, les premiers immigrés, au moins en Grande Bretagne, trouvaient un logement dans les quartiers les moins attrayants aux yeux de la majorité ethnique. Leurs nouveaux voisins étaient des personnes avec des griefs contre leur municipalité et leur gouvernement. La désorganisation locale représentait une perte de capital social (Phizacklea & Miles, 1980).

Dans une étude des voisinages immigrés dans trois villes suisses des données recueillies ont montré que dans chacun des voisinages les résidents

valorisaient un ordre social qui comprenait des vertus telles la propreté, la ponctualité et la tranquillité, ainsi que des liens sociaux stables (Wimmer, 2004). Selon eux, pour les résidents établis depuis longtemps, il y avait « a loss of this order and even worse, an overall devaluation of order as a central value, because immigrants and younger Swiss' were unwilling to conform to it ». Peut-être ces résidents de longue durée n'étaient-ils que nostalgiques, parce que les données montraient à l'inverse, que, « on the level of everyday life and daily interaction, established immigrants have developed a strong local orientation similar to the one of the non-immigrant population with a similar class background » (Wimmer, 2004, p. 9).

Le sociologue conclut qu'il était plus important que la cour soit soignée et les règles du bâtiment soient observées que de désigner une famille ou l'autre comme noire ou blanche, suisse ou étrangère. C'est-à-dire, « while ethnic-national groups are taken for granted entities, they do not per se play a central role in describing and understanding the social world of our informants » (Wimmer, 2004, p.27). C'était alors l'ordre social que décidait le placement relatif des voisins assignés aux catégories ethniques, et cet ordre fournissait des

éventualités d'un échange de valeur négatif d'origine étrangère contre la valeur positive de conformité aux exigences majoritaires.

Dans une enquête à grande échelle en Allemagne l'analyse de données avait constaté que les catégories ethniques étaient considérées comme allant de soi, et par conséquent on ne s'attendait pas à ce qu'elles soient saillantes dans la vie quotidienne. L'enquête demandait: « Which groups are mostly responsible for problems in your neighbourhood? You may now name up to three groups ». On pouvait attendre que les interrogés aient employé des catégories ethniques dans leurs réponses. Cependant, seulement à peu près 31 pour cent des interrogés ont nommé un groupe, et à peu près 25 pour cent des références nommaient les adolescents. Les plus âgés, les classes les plus basses et les ivrognes étaient plus fréquemment critiqués que les Turcs (le groupe ethnique le plus cité). Dans les endroits confrontés au déclin économique, on remarquait une inclination plus forte à pointer du doigt les groupes comme des responsables. L'une des conclusions centrales était que, « the issues of people's everyday lives differ from those that are expounded in public discourse » (Schaeffer 2012, p.175). On observe ici que l'ordre social représentait le capital social

(Coleman, 1990) des résidents, comme dans l'étude menée en Suisse.

Les individus ont des préférences divergentes en ce qui concerne l'uniformité culturelle, mais certains souffrent d'une perte de références lorsque d'autres individus parlant d'autres langues, portant d'autres costumes, et introduisant des pratiques étrangères, arrivent dans leur voisinage en nombres considérables. Ils peuvent alors vous dire: « when in Rome you should do as the Romans ».

En Grande Bretagne on observe un certain sentiment de *Staatsvolk* de la part de la majorité ethnique. Une recherche menée dans l'East End de Londres au milieu des années 1990 rapportait que:

One of the more revealing and human features of the findings lay in the complexity of people's feelings. Most white subjects, including some of those most explicitly hostile to Bangladeshis, admitted that while they resented the immigrants and what they felt their presence was doing to the area, they somehow managed to get on with them, or even to like them (...) By far the largest number of complaints arose in connection with Bangladeshi claims on the welfare state (...) there was also a widespread feeling that it was the system itself, rather than the players, that was mainly at fault (...) The evolution of the welfare state had turned it from a mutual-aid society writ large, as it seemed at first, into a complex, centralized and bureaucratic system run by

middle-class do-gooders who gave generously to those who put nothing into the pot while making ordinary working people who did contribute feel like recipients of charity when drawing their own entitlement... (Dench, Gavron & Young 2006, pp. 172, 177, 181, 208)

Alors le sentiment majoritaire comprend à la fois des sentiments négatifs quant aux changements et des sentiments plus neutres par rapport aux nouveaux individus arrivants.

Selon certains rapports de presse en France, Le Front National attirerait des électeurs grâce à son penchant pour les gens qui sont parfois décrits comme des français de souche. Peut-être un *Staatsvolk* sans reconnaissance se cache à l'ombre de la constitution.

Un sondage d'opinion ouvrière récent, fait dans trois types de voisinages urbains en Grande-Bretagne, montrait que 72, 78, et 82 pour cent des interrogés était d'accord que dans leur voisinage « people from different backgrounds get on well together ». Yet « there was a sense that the government was not listening to [their] concerns » and « the racialised commentary should be seen through the prism of neighbourhood loss, political disconnection and competition for scarce resources ». Residents « were outraged by the suggestion that their views could be considered racist »; « in all three areas

[they] expressed a view that social capital was being eroded » (Beider 2011, pp. 7, 13, 47, 50-51).

Une autre étude majeure aux Pays-Bas a développé une interprétation à partir de l'examen des effets dans le voisinage de la diversité ethnique, religieuse, et économique, ainsi que de la compétence à parler néerlandais, en même temps qu'on tenait compte de caractéristiques individuelles (comme la scolarité). Tous étaient évalués par rapport à trois échelles qui mesuraient des formes différentes de confiance sociale: « the first to the quality of contact, the second to trust in the neighbourhood and the third to trust between ethnic groups » (Lancee & Dronkers 2011, p. 603).

Robert Putnam (2000) a démontré également que le construit « capital social » possède une puissance explicative considérable. Selon lui la composition hétérogène d'une population peut avoir une association négative avec la qualité de contact avec des voisins. Ceci a été confirmé pour les Pays-Bas, même après avoir contrôlé les effets des différences économiques, religieuses et linguistiques. Mais les auteurs ont rapporté que, « We do not find an association between ethnically diverse neighbourhoods and trust in the neighbourhood, neither for the immigrants nor for the natives ».

Moreover, « Ethnic diversity has a positive effect on the level of inter-ethnic trust of Dutch residents, but a negative effect on the quality of contact with neighbours for everybody » (Lancee & Dronkers 2011, p. 615).

La diversité dans le voisinage n'avait pas nécessairement, pour les résidents néerlandais, le même type d'effet de variations en caractéristiques individuelles. La diversité religieuse réduisait la qualité de contact avec les voisins, la confiance dans le voisinage et la confiance inter-ethnique. En même temps, un niveau plus élevé de participation individuelle dans les manifestations religieuses augmentait les points sur les trois indicateurs de confiance. Par ailleurs, une autre étude aux Pays-Bas montrait que la théorie des préférences et contraintes structurelles peut expliquer le contact intergroupe chez les immigrés et les autochtones (Martinović, 2013).

Conclusion

L'histoire nous donne une bonne leçon. Dans la conclusion d'une étude sur les « *categories of difference in eighteenth-century British culture* », Roxann Wheeler (2000, p. 289) écrit qu'au siècle suivant:

The ideology of human variety broadly changed from being articulated primarily through religious difference, which included such things as political

governance and civil life, to being articulated primarily through scientific categories derived from natural history that featured external characteristics of the human body—color, facial features and hair texture.

Avant la publication du roman *Ivanhoe* de Sir Walter Scott en 1820 on ne trouvait guère le mot race dans la littérature populaire. Il y a, à l'heure actuelle, une idée selon laquelle –surtout dans le monde anglophone– toute personne aurait une place définie dans une catégorisation raciale. Cette idée est un phénomène historiquement récent. C'est au 19^{ème} siècle qu'on voit un vrai procédé de racialisation. Couramment, plusieurs auteurs élargissent ce construit et parlent de racialisation en l'absence d'un vocabulaire de race parce qu'ils croient identifier un usage analogue. Le langage employé ressemble, à leurs oreilles, au langage de la race, mais c'est seulement une ressemblance pour notre époque. À l'avenir les ressemblances changeront.

Ce tour de l'horizon de la recherche récente décèle les construits qui sont les plus utiles. Parmi eux, on trouve le construit de préférence ethnique, associé à une technique pour analyser des telles préférences. Par cette méthode on peut mesurer les procédés d'échange (en

anglais, de *trade-off*) à travers lesquels un individu peut échanger un désir pour une chose contre un désir pour une autre chose. C'est un moyen d'étudier, au niveau micro, les changements, qui, par la suite, exercent une pression croissante et changent les structures sociales. C'est aussi un moyen de découvrir et d'expliquer la signification sociale attribuée aux différences physiques et culturelles dans la vie sociale en France.

Notes

¹ Je voudrais remercier Lenita Perrier, Pascale Gruson et Marion Bottero pour la révision et la correction du texte en français.

Références

- Bail, C. A. (2008) The Configuration of Symbolic Boundaries against Immigrants in Europe. *American Sociological Review*, 73(1): 37-59.
- Banton, M. (2000) Ethnic Conflict. *Sociology* 34(3):187-201.
- (2012) The Colour Line and the Colour Scale in the Twentieth Century. *Ethnic and Racial Studies* 35(7): 1109-1131, plus 'Rejoinder' 35(7): 1177-1180.
- Becker, G. (1957) *The Economics of Discrimination*. Chicago: University of Chicago Press.
- Beider, H. (2011) *Community Cohesion: the views of white working-class communities*. York: Joseph Rowntree Foundation.
- Carey, A. T. (1956) *Colonial Students*. London: Secker & Warburg.
- Coleman, James S. (1990). *Foundations of Social Theory*. Cambridge MA: Harvard University Press.
- Dench, G., Gavron, K. & Young, M. (2006) *The New East End. Kinship, Race and Conflict*. London: Profile Books.
- Doyle, B. W. (1937) *The Etiquette of Race Relations in the South*. Chicago: University of Chicago Press.
- Hansen, R. (2011) The Two Faces of Liberalism: Islam in Contemporary Europe. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 37(6): 881-897.
- Heath, A. F. & Cheung, S. Y., with Smith, S.N. (eds.) (2007) *Unequal Chances. Ethnic Minorities in Western Labour Markets*. Oxford: Oxford University Press.
- Koopmans, R. (2010) Trade-Offs between Equality and Difference: Immigrant Integration, Multiculturalism and the Welfare State in Cross-National

-
- Perspective. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 36(1): 1-26.
- Lancee, B. & Dronkers, J. (2011) Ethnic, Religious and Economic Diversity in Dutch Neighbourhoods: Explaining Quality of Contact with Neighbours, Trust in the Neighbourhood and Inter-Ethnic Trust. *Journal of Ethnic and Migration Studies* 37(4): 597-618.
- Lett, James W. (1996) Emic/Etic Distinctions. pp. 382-83 in *Encyclopedia of Cultural Anthropology*. New York: Holt, vol.2: 382-83
- Martinović, B. (2013) The Inter-Ethnic Contacts of Immigrants and Natives in the Netherlands: A Two-Sided Perspective. *Journal of Ethnic and Migration Studies* 39(1): 69-85.
- Phizacklea, A. & Miles, R. (1980). *Labour and Racism*. London: Routledge
- Popper, K. R. (1957) *The Poverty of Historicism*. London: Routledge.
- Putnam, R. (2000) *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*. New York: Simon & Schuster.
- Schaeffer, M. (2012) Which groups are mostly responsible for problems in your neighbourhood? *Ethnic and Racial Studies* 36(1): 156-178.
- Schnapper, D. (1998) *La relation à l'Autre : Au cœur de la pensée sociologique*. Paris : Gallimard.
- Sowell, T. (1994) *Race and Culture: A World View*. New York: Basic Books.
- Weber, M. (1980) *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der Verstehenden Soziologie*, 5th edn., Tübingen: Mohr Siebeck.
- _____. (2004) The 'objectivity' of knowledge in social science and social policy. pp. 359-404 in *The Essential Weber. A Reader*. Whimster, S. ed. London: Routledge.
- Wheeler, R. (2000) *The Complexion of Race: Categories of Difference in Eighteenth-Century Britain*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Wimmer, A. (2004) Does ethnicity matter? Everyday group formation in three Swiss immigrant neighbourhoods. *Ethnic and Racial Studies* 27(1): 1-36.
-
- Michael Banton** : a enseigné l'anthropologie à l'Université d'Edinburgh (1954-1965), sciences politiques au Massachusetts Institute of Technology (1962-1963), et sociologie à l'Université de Bristol (1965-1992). Il est professeur

émérite en sociologie de la *School of Sociology, Politics and International Studies* à l'Université de Bristol, Angleterre, depuis août 1992. Il a été *chairman* du *UN Committee on the Elimination of Racial Discrimination* de 1996 à 1998, dont il a été membre entre 1986 à 2001.

Email: michael@banton.demon.co.uk

Michael Banton: foi professor de antropologia na Universidade de Edimburgo (1954-1965), Ciência Política no Massachusetts Institute of Technology (1962-1963), e sociologia na Universidade de Bristol (1965-1992). É professor emérito em sociologia da *School of Sociology, Politics and International Studies* da Universidade de Bristol, Inglaterra, desde 1992. Foi Presidente Comitê para eliminação da discriminação racial da ONU de 1996 a 1998, do qual foi membro entre 1986 e 2001.

Email: michael@banton.demon.co.uk

Enviado em: 18/07/2014 - **Aceito em:** 02/12/2014
